

Les enclaves ethniques et la cohésion sociale

Mohammad Qadeer
School of Urban and Regional Planning
Université Queen's

Sandeep Kumar
School of Urban and Regional Planning
Université Ryerson

Résumé

Une vibrante infrastructure locale commerciale et de services anime les enclaves ethniques. Elles sont loin d'être des milieux de pauvreté et de désespoir, du moins pas dans la région métropolitaine de recensement (RMR) de Toronto. Leurs avantages sociaux l'emportent sur le désavantage de la prédominance d'un seul groupe ethnique. La cohésion sociale est grandement favorisée par l'égalité des possibilités économiques, une société ouverte et l'éducation publique. Il s'agit là de processus supra-quartiers, et les politiques métropolitaines, provinciales et sociétales qui institutionnalisent ces processus sont des moyens de promouvoir la cohésion sociale. Les quartiers jouent un rôle négligeable dans ces processus.

Mots-cles: enclaves ethniques, cohésion sociale, Toronto multiculturel

Perspectives sur les enclaves ethniques

Les Canadiens s'inquiètent souvent des quartiers dominés par des membres d'une seule communauté ethnique, particulièrement s'il s'agit de minorités visibles. Les immigrants sont devenus essentiels à la croissance démographique et à l'offre de travailleurs, mais leur concentration dans un quartier ou dans une ville est perçue avec appréhension¹. Cette ambiguïté se dégage dans l'éloge que l'on fait des mets, de la musique et de l'artisanat des centres commerciaux chinois, des bazars indiens et des marchés italiens, tout en qualifiant les quartiers correspondants de sources de ségrégation et d'exclusion sociale. Les concentrations résidentielles de groupes ethniques sont considérées comme des

Canadian Journal of Urban Research, Volume 15, Issue 2, Supplement pages 1-20.
Copyright © 2006 by the Institute of Urban Studies
All rights of reproduction in any form reserved.
ISSN: 1188-3774

ghettos, alors que leurs grappes commerciales sont louangées pour l'avantage économique qu'elles représentent. Cette dualité est le trait caractéristique du discours sur les géographies ethniques des villes.

Les concentrations ethniques prennent de nombreuses formes. Une grappe de ménages d'une même origine ethnique dans un immeuble ou dans une rue constitue une petite agglomération discrète d'étrangers (dans un quartier). Mais quand un groupe ethnique particulier représente une grande proportion de la population d'un quartier, cela devient une concentration géographique. Le simple fait de vivre côte à côte, sans avoir aucun lien communautaire et aucun sentiment commun, ne crée pas un quartier ethnique. C'est l'émergence d'institutions et de symboles communautaires formels et informels qui transforme une concentration en un quartier ethnique et tôt ou tard en une enclave. Officiellement, une enclave résidentielle est un secteur dominé en nombre par un groupe ethnique particulier, qui a créé des institutions et des services religieux, culturels, commerciaux et linguistiques correspondants. Une enclave est un secteur culturellement et économiquement distinct (Marcuse 2005; Peach 2005; Qadeer 2005)². Nous examinerons les enclaves résidentielles ethniques à la lumière de la RMR de Toronto.

Le ghetto est un autre type de communauté locale. C'est un milieu ségrégué sur le plan ethnique et/ou racial et dont les conditions de vie sont mauvaises. La ségrégation résidentielle est un facteur nécessaire quoique insuffisant pour un ghetto. La pauvreté, la privation et la discrimination sont les conditions qui définissent le ghetto.

Les villes sont toujours organisées en quartiers spatialement différenciés - riches ici, pauvres là, jeunes familles dans les banlieues, personnes âgées et célibataires dans les centres-villes. Le fait est que les différenciations spatiales et fonctionnelles selon la classe sociale, le revenu, l'origine ethnique, le style de vie ou le type de famille et les activités sont les principes d'organisation des villes. Tant que ces différenciations ne sont ni imposées, ni la source de la pauvreté et de l'exclusion, elles ne constituent pas des ghettos. D'après ces critères, les quartiers et les enclaves ethniques ne sont pas en soi des ghettos. Il est donc erroné de supposer que la concentration spatiale d'un groupe est un symptôme de discrimination ethnique et de pathologie sociale.

En dehors des médias et du public en général, la recherche universitaire fait également preuve d'ambiguïté au sujet des enclaves ethniques. En effet, chercheurs et commentateurs universitaires d'orientations théoriques diverses n'ont pas tous les mêmes points de vue au sujet des enclaves. Certains les considèrent d'un œil favorable, d'autres d'un œil défavorable et quelques-uns ne s'en soucient guère. Ceux qui sont imprégnés de la tradition sociologique de Chicago et de la perspective du « creuset des civilisations » ont tendance à voir les enclaves comme des ghettos culturels qui font obstruction à l'assi-

milation des groupes ethniques; tandis que d'autres, inspirés par les traditions théoriques européennes et les perspectives multiculturelles, considèrent les enclaves comme l'expression d'un pluralisme culturel et des lieux de formation du capital social³.

La pauvreté dans les villes s'inscrit également dans la description que l'on fait des quartiers ethniques et de l'exclusion des immigrants. La conjonction de la pauvreté et de la concentration des immigrants a été interprétée comme une retombée de la ségrégation résidentielle des minorités raciales et ethniques. Cette description est inspirée de l'expérience américaine des ghettos noirs. Les comptes rendus anecdotiques et les croyances populaires maintiennent que les enclaves ethniques de minorités visibles, les enclaves blanches étant rarement mentionnées, empêchent les « descendants des immigrants de réussir en tant que citoyens » (Francis 2002, 16). Et pourtant les villes canadiennes brossent un tableau complexe qui ne corrobore pas ces croyances.

Kazemipur et Halli ont analysé les causes de la hausse des taux de pauvreté au Canada dans les années 1990, surtout dans les régions urbaines. Leur étude approfondie les a amenés à conclure que « la concentration spatiale de la pauvreté au Canada ne suit pas celle des villes américaines » (Kazemipur et Halli 2000, 136). Ils concluent entre autres que « la race n'influence pas considérablement les tendances sociales au Canada... même l'origine ethnique est loin de créer des frontières rigides entre les gens » (*Idem*:157).

Dans une autre étude s'étalant de 1971 à 1991, les chercheurs ont examiné si les immigrants constituaient une classe marginale dans les villes canadiennes. Le concept de la classe marginale est plus vaste que la pauvreté des individus et des familles. Il renvoie à des privations multiples et il a une dimension spatiale. La classe marginale pourrait se définir par des éléments comme des quartiers ayant des taux élevés d'assistés sociaux, de chômeurs, de familles dirigées par une femme (la mère) et de travailleurs peu compétents ou peu instruits (Ley et Smith 1997, 1). Mesurant l'incidence de ces indicateurs au niveau du secteur de recensement (SR) à Toronto, Montréal et Vancouver, Ley et Smith concluent que « bien que l'immigration joue un rôle dans l'appartenance aux secteurs caractérisés par de multiples privations, la privation affiche une bien plus grande hétérogénéité et, en réalité, la majorité des membres de ces secteurs sont nés au pays (Ley et Smith 1997, 35). Ils observent que « le concept de la classe marginale a peu de prise dans les plus grandes villes du Canada » (*Idem*:41). Ces deux études font ressortir la faible corrélation entre la concentration des immigrants et la pauvreté des quartiers. Elles soulignent que les conditions économiques plus larges et les institutions sociétales ont une influence déterminante sur la pauvreté et la privation.

Plus récemment, Centraide du Grand Toronto a examiné la géographie de la pauvreté de quartier dans la ville de Toronto, et non pas dans la région mé-

tropolitaine de recensement (RMR), pour la période de 1981 à 2001. De notre point de vue, les principales conclusions sont les suivantes : i) les quartiers pauvres sont concentrés dans la ville et ils ont augmenté au fil du temps, ii) les minorités visibles et les familles immigrantes constituent un fort pourcentage du total des familles pauvres dans ces quartiers (Centraide du Grand Toronto 2004:4). Si on le lit rapidement, ce rapport peut donner l'impression que les quartiers immigrants et la pauvreté sont une seule et même chose. Mais après réflexion, il devient évident que, comme les immigrants commencent au bas de l'échelle et que l'immigration se poursuit, beaucoup de pauvres sont forcément des immigrants. Pourtant, cela ne veut pas dire que la plupart des immigrants soient pauvres. En outre, l'origine ethnique est une caractéristique à la fois des immigrants et des Canadiens de naissance. Par conséquent, les enclaves ethniques ne sont pas seulement des milieux de concentration d'immigrants et de pauvreté.

Hou et Picot de Statistique Canada ont essayé de construire un profil statistique des concentrations géographiques des minorités visibles au niveau du secteur de recensement à Montréal, Toronto et Vancouver en 2001. Mais ils ont mal interprété les concentrations spatiales des minorités visibles, les qualifiant de lieux de ségrégation et de ghettos. En nommant à tort *index d'isolement* la mesure de la concentration relative, ils observent que les concentrations résidentielles favorisent « l'isolement social et réduisent les mesures incitatives des minorités à acquérir la langue du pays d'accueil ou l'expérience de travail et les qualifications scolaires » (Hou et Picot 2004, 13). Incidemment, l'index d'isolement est essentiellement une mesure de la composition de la population d'un SR. La proportion relative de la population d'un groupe dans un SR est interprétée comme étant la probabilité que ses membres en rencontrent d'autres du même groupe. Il s'agit là d'une hypothèse conceptuellement faible.

Quand Siddiqui du Toronto Star a fait observer que l'étude de Hou et Picot « fait ressurgir, même de manière non intentionnelle, les pires clichés au sujet des immigrants », les auteurs, en réponse à ses demandes de renseignements, ont admis qu'ils n'avaient aucune preuve directe des comportements des immigrants, mais qu'ils n'avaient fait que « recycler les hypothèses trouvées dans la documentation universitaire » (Siddiqui 2004). D'autres commentateurs, comme Francis, sont plus directs et qualifient les enclaves « d'obstacles aux progrès sociaux » (2002, 102). Somme toute, une partie de la pensée universitaire et journalistique considère les enclaves comme des ghettos en formation et un obstacle à l'assimilation des immigrants. Une grande partie de leur argumentation repose sur la notion que les enclaves ethniques entravent la cohésion sociale de la société canadienne.

Par contre, ceux qui souscrivent aux modèles pluralistes de la société canadienne, ou ceux qui sont imprégnés de l'idéologie du multiculturalisme ont

une opinion favorable des enclaves et des quartiers ethniques (Harney 1985; Kymlicka 1998; Fong 1996; Peach 2005). Dans une évaluation de l'expérience canadienne des enclaves minoritaires, Hiebert (2003) conclut que « les enclaves existent, mais pas la preuve certaine de la ghettoïsation ». Dans une étude de la ségrégation des immigrants dans les villes canadiennes, Preston et Murnachan constatent que « en grande partie volontaire, la ségrégation est une tentative de maintenir les identités et le patrimoine culturels » (Preston et Murnaghan 2005, 68).

Nous pouvons citer de nombreux autres chercheurs et commentateurs des deux côtés du débat public sur les impacts sociaux des enclaves ethniques, mais l'essentiel c'est que la cohésion sociale et l'intégration économique des minorités, y compris des immigrants, sont les critères d'après lesquels les enclaves sont évaluées. Il convient à cette étape-ci de faire une brève digression pour définir la cohésion sociale et l'intégration économique.

Cohésion sociale

En termes simples, la cohésion sociale est un attribut de la qualité des liens et des institutions sociales dans une société ou une collectivité. C'est la base de l'ordre social et de l'esprit national. C'est essentiellement un processus sociétal; des individus ou des groupes y contribuent mais ne sont pas ses agents principaux. Le Projet de recherche sur les politiques (PRP) du gouvernement canadien définit la cohésion sociale comme étant un « processus continu d'élaboration d'un *ensemble de valeurs partagées, de défis partagés et de possibilités égales* au Canada, le tout fondé sur un *sentiment de confiance, d'espoir et de réciprocité entre tous les Canadiens* » (PRI 1999, 22). Nous avons souligné les termes clés.

En plus d'être un processus, la cohésion sociale est aussi un état, en ce sens que les sociétés peuvent être plus ou moins cohésives. Maxwell adopte une approche politique vis-à-vis de la cohésion sociale, la décrivant comme une « société qui accepte la diversité et gère les conflits avant qu'ils ne deviennent des luttes » (Maxwell 2003). Socialement, une telle société est fondée sur l'inclusion de tous ses membres. « Les gens appartiennent au groupe : ils ne sont pas autorisés à être exclus » (Dahrendorf et al. 1995, vii).

Une étude commanditée par la Commission européenne conclut que le processus de la cohésion sociale favorise la « réduction des disparités, des inégalités et de l'exclusion sociale et renforce les relations, les interactions et les liens sociaux » (Berger-Schmit 2000, 4). Elle n'a pas pour but de s'opposer à la diversité et d'homogénéiser les identités, mais de construire des institutions qui créent un fondement commun de droits civils, économiques et politiques permettant aux individus et aux communautés (ethniques) de réaliser leur plein potentiel.

De façon analogue, l'égalité des possibilités économiques pour les immigrants ainsi que pour les citoyens établis de longue date (c.-à-d. les Canadiens de naissance) est une condition nécessaire à la cohésion sociale. La suppression des barrières institutionnelles, comme la discrimination ethnique dans le marché du travail ou la sous-évaluation des titres de compétence étrangers fait donc partie intégrante du processus de création de la cohésion sociale. En bref, la cohésion sociale est un concept global incluant l'intégration politique, sociale et économique. Comment l'espace entre-t-il dans l'équation de la cohésion sociale? C'est la question à laquelle il faut répondre.

La ségrégation spatiale influe négativement sur la cohésion sociale. Dans la mesure où cette proposition est valable, toute évaluation des enclaves revient à déterminer si elles ségrègent spatialement et socialement leurs résidents. Ainsi, le degré de ségrégation devient l'indicateur de leur contribution à la cohésion sociale. Plus loin, nous soulignerons certaines limites de cette proposition, mais notre tâche immédiate consiste à évaluer l'étendue de la ségrégation dans les enclaves de la RMR. Nous laisserons les données répondre à cette question.

L'origine ethnique dans la région de Toronto

La région métropolitaine de recensement (RMR) de Toronto est la plus grande région métropolitaine du Canada. Elle avait une population de 4,6 millions d'habitants en 2001, qui devrait maintenant s'approcher de 5 millions, sa croissance étant due en grande partie à l'immigration. En effet, près de 46 % des immigrants qui obtiennent la résidence permanente au Canada s'établissent dans la région de Toronto.

En 2001, les immigrants nés à l'étranger constituaient près de 44 % de la population de la RMR. Le déclin de la croissance naturelle a fait de l'immigration le principal moteur de la croissance démographique au Canada. En outre, une majorité d'immigrants viennent de pays d'Asie, d'Amérique latine et d'Afrique, ce qui a donné une plus grande proportion de minorités visibles. Si les tendances actuelles se poursuivent, ces immigrants devraient former la majorité dans la RMR, surtout à mesure que les enfants des immigrants nés au Canada se multiplient⁴. L'origine ethnique est une condition déterminante du Canada d'aujourd'hui et elle le sera encore plus dans l'avenir dans la région de Toronto.

La ville de Toronto a une longue histoire de quartiers ethniques, à commencer par la concentration des catholiques irlandais dans le Cabbagetown victorien, puis les quartiers noirs autour des rues Church et Queen Est et enfin l'enclave des Juifs d'Europe de l'Est dans le quartier St John au moment de la Première Guerre mondiale. Harvey appelle ces enclaves les « petites patries » (1985, 11). Cette tradition s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui avec les vagues

successives d'immigrants. Mais en rupture avec l'histoire, on constate que les quartiers ethniques actuels ne se concentrent pas seulement dans les vieilles parties du cœur de la ville, mais dans les municipalités nouvellement créées dans les banlieues et même plus loin dans la banlieue aisée. Nous avons établi la carte des concentrations ethniques de la RMR selon le secteur de recensement en nous fondant sur les données du recensement de la population de 2001 en utilisant les critères suivants.

Deux types de concentration, primaire et secondaire, ont été recensés à l'aide des mesures suivantes. 1) La concentration primaire est un SR où la majorité, c'est-à-dire plus de 50 % de la population, est d'une origine ethnique unique. 2) La concentration secondaire est un SR où les individus d'une origine ethnique particulière constituent le plus grand groupe sans être la majorité, c'est-à-dire de 25 à 49 % de la population d'un secteur. Nos critères sont définis plus précisément qu'un ratio brut de 30 % comme celui utilisé par Hou et Picot⁵.

En appliquant ces critères, tous les SR de la RMR ont été cartographiés par rapport aux proportions respectives des six grands groupes ethniques d'immigrants relativement nouveaux, à savoir les Italiens, les Juifs, les Chinois, les Sud-Asiatiques, les Caribéens et les Portugais⁶. Ces travaux ont donné la carte 1, qui montre tous les secteurs de concentration primaire et/ou secondaire pour chacun de ces groupes. Il convient de remarquer que la carte porte sur la répartition ethnique de la population, qui inclut à la fois les immigrants et les Canadiens de naissance d'origine ethnique. Les données se fondent sur la somme des origines ethniques simples et multiples qu'ont déclarées les répondants dans le questionnaire détaillé du recensement canadien.

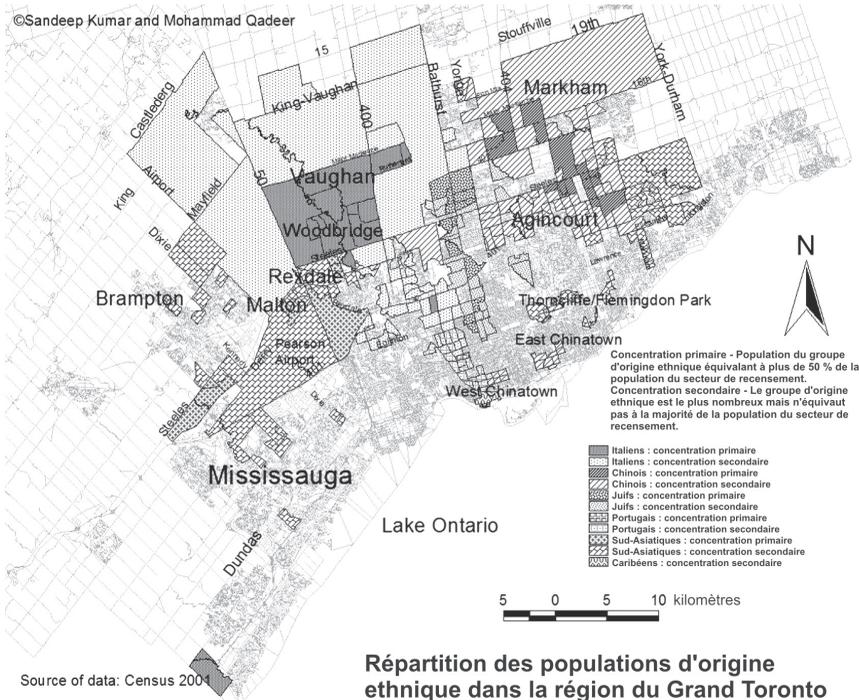
Ce qui est frappant, c'est que les concentrations ethniques se produisent surtout en grappes de SR, créant des portions relativement vastes de territoires ayant de fortes concentrations de l'un ou de l'autre groupe ethnique. Ces grappes de SR ont favorisé des lieux de culte correspondants, des magasins ethniques, des services professionnels et d'autres institutions locales d'une origine ethnique distincte. Elles ont évolué pour devenir des enclaves. Par exemple, il existe maintenant six quartiers chinois - dont quatre sont des centres commerciaux chinois de banlieue situés au milieu d'une enclave ethnique chinoise. Quoique pas aussi bien organisées, des grappes semblables de commerces et de bureaux (professionnels) de Sud-Asiatiques, de Juifs, d'Italiens et de Grecs et d'autres groupes ethniques ont vu le jour au milieu de leurs quartiers. La structure métropolitaine est en train d'évoluer vers un système spatial polycentrique de formes multiculturelles.

La structure des enclaves ethniques de la région de Toronto

D'après la carte 1, les enclaves ethniques sont maintenant essentiellement un phénomène de banlieue. La seule grande enclave dans le centre-ville est la concentration juive dans le Centre-Nord de Toronto. Ancrée à la rue Bathurst, elle était composée en 2001 de 14 SR de concentration primaire et de 23 de concentration secondaire. La petite Italie, les quartiers chinois historiques, le village portugais et les grappes de Sud-Asiatiques sont des concentrations relativement petites et secondaires dans la ville de Toronto.

La région métropolitaine de Toronto compte deux secteurs ethniques distincts. Dans le Nord-Est a surgi une grande grappe de SR dominés par les Chinois, de concentration à la fois primaire et secondaire, qui s'étendent vers le nord à partir de l'avenue Sheppard dans les municipalités de Markham et de Richmond Hill. Cette région compte de nombreux centres commerciaux et parcs d'affaires chinois, y compris le centre commercial Pacific qui est soi-disant le plus grand centre commercial chinois du Canada.

Carte 1



C'est dans le secteur Nord-Ouest de la région métropolitaine que l'on retrouve la deuxième plus grande concentration ethnique, à savoir le quartier Woodbridge, qui est essentiellement italien. Des boulangeries-pâtisseries, des centres communautaires, des églises et des clubs culturels viennent compléter la concentration résidentielle de Woodbridge. Il existe des concentrations italiennes et chinoises plus petites dans d'autres parties de la région métropolitaine, mais ces deux-là ressortent. Les enclaves chinoises comprennent environ 203 395 personnes sur la population totale chinoise de 435 700 personnes dans la RMR. De façon analogue, 137 425 Italiens vivent dans des enclaves sur une population totale d'Italiens de 429 560. De toute évidence, ce n'est qu'une minorité de ces deux groupes qui vivent dans des enclaves.

Les Sud-Asiatiques sont le troisième groupe à former des enclaves ethniques, bien que ces enclaves soient réparties d'un bout à l'autre de la région métropolitaine. Plusieurs SR à Mississauga et à Brampton, débordant dans le Nord d'Etobicoke, ont des concentrations secondaires de Sud-Asiatiques. De façon analogue, la partie Est de Scarborough compte une autre grappe de SR ayant une concentration secondaire de Sud-Asiatiques. Dans ces deux régions, on trouve des églises, des mosquées, des mandirs, des bouchers halal, des restaurants indiens, des avocats et des consultants en immigration, des agents de voyage et des associations culturelles, qui transforment ces régions en enclaves. Les immeubles d'habitations de Flamingdon Park et Thorncliff Park dans East York et St. James à Toronto sont de petites enclaves primaires bien connues de Sud-Asiatiques.

Les Portugais sont l'autre groupe ethnique parmi les six que nous avons étudiés dont la concentration territoriale est perceptible. Déployés le long des rues Dundas et Colledge dans le Centre-Ouest de la ville de Toronto se trouvent une vingtaine de SR ayant des concentrations secondaires de Portugais. Étant le lieu de la vie religieuse, commerciale et culturelle portugaise de la ville, ces secteurs ont la qualité d'enclaves.

Ce qui ressort, c'est l'absence d'une enclave noire dans la RMR. En effet, les concentrations de Noirs se limitent à des immeubles d'habitations, soit quelques centaines d'individus dans un secteur, mais elles n'atteignent pas le niveau du SR, sauf un.

Cette analyse du SIG fait ressortir les caractéristiques suivantes des enclaves de Toronto.

- Les origines nationales, la langue et la religion sont les éléments de liaison des enclaves. La race est un facteur auxiliaire.
- Sur les trois grandes enclaves, soit la juive, l'italienne et la chinoise, deux regroupent des individus de race blanche et d'origine européenne. Les Chinois et les Sud-Asiatiques forment les seules enclaves de minorités visibles. Il n'existe aucune enclave assez importante de Noirs.

- Globalement, les enclaves de la RMR ne sont pas comparables en taille à Harlem ou au South Bronx à New York ou au Watts à Los Angeles. Les formes les plus fréquentes de concentration sont de nature secondaire, où un groupe ethnique particulier ne forme pas une majorité. Nous examinerons la diversité interne des enclaves plus loin dans cet article.
- Les concentrations ethniques ont fait naître des économies ethniques et une vaste gamme de commerces et de services ainsi que d'institutions religieuses et culturelles. La concentration d'un nombre suffisamment important de personnes appartenant à un groupe ethnique particulier précipite les seuils de viabilité des entreprises, des services professionnels ainsi que des organisations religieuses et culturelles ethniques. Ce sont là des avantages des enclaves pour les résidents ainsi que pour les collectivités plus grandes.
- Les enclaves ont déménagé le lieu de l'origine ethnique jusque dans les banlieues. On peut trouver des restaurants chinois haut de gamme à Markham et à Richmond Hill et des centres commerciaux linéaires sud-asiatiques à Brampton et Mississauga, par exemple.

Maintenant que nous avons une idée de la structure et de l'étendue des enclaves ethniques dans la région de Toronto, nous pouvons aborder directement la question centrale de cet article. Quelles contributions les enclaves, en tant que quartiers urbains, apportent-elles à la promotion de la cohésion sociale, s'il y a lieu? Pour répondre à cette question, nous commencerons par analyser le degré de ségrégation sociale de ces quartiers.

La dynamique de la concentration ethnique dans les enclaves de Toronto

L'un des indicateurs de la cohésion sociale est la probabilité de rencontres sociales entre les individus et les groupes d'origines diverses. Ces rencontres jettent sans doute la base d'une meilleure compréhension mutuelle et du partage de valeurs. L'une des mesures de cet indicateur couramment utilisée est le degré de concentration d'un groupe ethnique dans les enclaves de la RMR.

Le tableau 1 montre les proportions des six groupes ethniques vivant dans des enclaves en 1996 et en 2001. Deux observations ressortent : 1) seulement une minorité de chaque groupe ethnique de la RMR vit dans des enclaves; c'est chez les Juifs qu'on trouve la proportion la plus élevée (49 %) de la population vivant dans une enclave, même si c'est encore une minorité. Les Chinois les suivent de près (47 %), tandis que les Sud-Asiatiques (34 %) et les Italiens (32 %) occupent une troisième place loin derrière quant à leur degré de concentration. En 2001, les Caribéens et les Noirs étaient presque

complètement dé-concentrés, avec moins de 1 % de leur population vivant dans des enclaves. 2) Si l'on compare les proportions de 1996 et de 2001, le déclin des ratios de concentration des groupes ethniques établis depuis longtemps, comme les Juifs, les Italiens et les Portugais, est perceptible. Pendant la même période, les proportions de Chinois et de Sud-Asiatiques vivant dans des enclaves ont augmenté, tandis que les Noirs ont presque disparu de la carte des enclaves. Il y a peut-être une tendance vers le nivelage de la concentration après un établissement initial, à mesure qu'un nouveau groupe d'immigrants établit ses racines au Canada.

Tableau 1 : Population vivant dans des enclaves ethniques

% du groupe ethnique vivant dans une enclave	1996			2001		
	N ^{bre} de répondants vivant dans des enclaves	N ^{bre} total de répondants d'origine ethnique dans les SR	Pourcentage de répondants d'origine ethnique vivant dans des enclaves	N ^{bre} de répondants vivant dans des enclaves	N ^{bre} total de répondants d'origine ethnique dans les SR	Pourcentage de répondants d'origine ethnique vivant dans des enclaves
Noirs	2455	87210	2.82%	0	0	0
Caribéens	5415	239675	2.26%	420	260745	0.16%
Chinois	146020	358765	40.70%	203395	435700	46.68%
Italiens	137155	413745	33.15%	137425	429560	31.99%
Juifs	88050	155915	56.47%	79255	161250	49.15%
Portugais	41510	161450	25.71%	37175	171790	21.64%
Sud-Asiatiques	98600	374470	26.33%	164935	487110	33.86%
TOTAL SRs			813			932

Source : Données de Statistique Canada sur l'origine ethnique

Les enclaves ethniques sont-elles des lieux de ségrégation?

La ségrégation est le contraire de l'intégration. Une mesure simple de la ségrégation est la répartition spatiale de la population d'un groupe ethnique dans une ville. Idéalement, la population d'un groupe ethnique devrait être répartie également dans tous les SR ou dans les unités territoriales analogues (c.-à-d. 50 % de la population du groupe devrait vivre dans 50 % des SR). Cet idéal est rarement atteint, car les gens s'installent là où ils ont les moyens de le faire et où les services qu'ils veulent sont commodes et accessibles; leur choix n'est pas uniquement déterminé par l'attraction ou l'éloignement

vis-à-vis de leur groupe ethnique. Et pourtant cette mesure est un premier découpage pour indiquer le degré de concentration du groupe.

Le tableau 2 montre la répartition de 50 % de la population d'un groupe par SR pour les six groupes ethniques et pour les Anglo-Canadiens (à titre de comparaison) dans la RMR de Toronto. Les Juifs sont le groupe le plus concentré suivis par deux paires de groupes ethniques ayant des degrés de concentration semblables, c'est-à-dire les Portugais et les Chinois qui sont assez près l'un de l'autre, et les Italiens et les Sud-Asiatiques. Même les personnes d'origine anglaise ne sont pas également réparties, même si elles sont relativement plus dispersées que d'autres groupes.

Tableau 2 : Ségrégation ethnique dans la région de Toronto

Groupe ethnique	Pourcentage des SR dans lesquels vit 50 % de la population du groupe.
Juifs	3,6
Chinois	10,1
Portugais	10,6
Italiens	13,4
Sud-Asiatiques	13,4
Caribéens/Noirs	17,2
Anglo-canadiens	24,7

Source : Statistique Canada.

Note : Plus le pourcentage des SR est faible, plus le niveau de concentration est élevé.

Le tableau 3 donne l'impression que les enclaves sont diversifiées intérieurement parce que la plupart des SR (215) ont des concentrations secondaires. Les Chinois, les Italiens, les Juifs ou les Sud-Asiatiques sont peut-être le groupe le plus nombreux dans ces SR, mais de 51 à 75 % de la population du SR avait une origine ethnique différente. Seulement 60 des 931 SR de la RMR avaient une majorité de leur population appartenant aux groupes ethniques respectifs. Il n'existe aucun secteur de recensement (SR) exclusivement habité par un seul groupe ethnique. Chaque jour, les membres d'un groupe ethnique vont rencontrer des gens d'origines ethniques différentes aux arrêts d'autobus, dans les magasins du quartier et dans les rues et les parcs des quartiers résidentiels.

Si l'on compare le nombre de SR primaires et secondaires pour les divers groupes, on observe que le nombre à la fois des SR primaires et secondaires des concentrations d'Italiens, de Juifs, de Portugais et de Caribéens a diminué au cours de la période de cinq ans. Cette observation confirme les conclusions

précédentes selon lesquelles la concentration ethnique des groupes d'immigrants de plus longue date commence à fléchir avec le temps. Il semble y avoir un aplatissement de la courbe de concentration autour de 60 à 70 % de la population d'un SR.

Tableau 3 : Nombre total de secteurs de recensement dans les enclaves ethniques

Groupe ethnique	Nbre de SR en 1996		Nbre de SR en 2001	
	Primaire	Secondaire	Primaire	Secondaire
Caribéens	0	2	-	1
Chinois	13	47	20	69
Italiens	19	42	15	41
Juifs	11	31	14	23
Portugais	2	21	1	20
Sud-Asiatiques	-	41	10	62
Noirs	-	1	-	-
Total	45	185	60	216

Source : Statistique Canada

Enfin, tous ces groupes ethniques sont composés de personnes ayant des différences considérables au niveau culturel (subculturel) et linguistique. Les Juifs comprennent des individus d'origine allemande, russe, israélienne et autre. Les Chinois parlant le cantonais diffèrent des Chinois parlant le mandarin, et les origines socioculturelles de ces groupes diffèrent de celles des Chinois de Hong Kong et des Taïwanais, malgré le fait qu'ils partagent la même langue. Les Sud-Asiatiques ont des religions différentes, parlent des langues différentes et ont l'air de se ressembler, seulement pour des étrangers. Le fait est qu'une concentration ethnique a presque autant de différences culturelles internes qu'on pourrait l'imaginer entre des groupes différents.

On peut conclure à partir de ces résultats que la ségrégation ethnique dans la région de Toronto est tempérée par un degré respectable de diversité interne.

Les enclaves sont-elles des ghettos potentiels?

La concentration des minorités ethniques soulève des appréhensions au sujet de la possibilité que les enclaves de Toronto deviennent des ghettos. C'est une appréhension que les conditions internes des enclaves ne corroborent pas.

D'abord, les ghettos sont en grande partie le produit de l'exclusion d'une

minorité et de la ségrégation imposée de l'extérieur. Or, les enclaves de Toronto sont principalement attribuables au choix de leurs habitants de trouver des résidences et des entreprises dans les paramètres de l'abordabilité et de l'accessibilité. Il n'y a aucune preuve que des politiques sociales, des processus sociaux ou des agents immobiliers orienteraient de façon systématique des groupes ethniques vers certains quartiers. Si un groupe finit par être concentré dans un secteur, c'est parce que les éventuels locataires ou propriétaires de maison se fient à leurs amis et à leur famille pour avoir des renseignements sur les logements disponibles ou les possibilités d'affaires. Il va de soi que les amis et la famille connaissent principalement les possibilités qu'offre leur environnement immédiat. La proximité de gens de sa propre origine devient donc un sous-produit des choix que l'on fait en fonction de l'abordabilité et des conditions d'un quartier, aspects qu'on arrive à connaître grâce à ses contacts⁷.

Fait intéressant, Francis, qui a fortement critiqué la politique canadienne d'immigration et qui prétend que la concentration des immigrants est la cause de leur incapacité à s'intégrer (Francis 2002, 18 et 58), est elle-même arrivée en tant qu'immigrante et a vécu « à Toronto avec d'autres immigrants d'origine américaine ou européenne » (*Idem*:10). Cet exemple sert à montrer que les nouveaux immigrants sont des étrangers au Canada et qu'ils sont d'abord attirés par leurs compatriotes. Ils n'ont guère le choix que de fréquenter des gens venant du même pays qu'eux pour avoir leur aide et être présentés à d'autres. Un certain degré de concentration est donc nécessaire pour les immigrants.

Un autre motif de la concentration ethnique est l'attrait exercé par les lieux de culte ou les congrégations. Par exemple, les juifs orthodoxes, les chrétiens de confession religieuse orthodoxe orientale et certains musulmans, sikhs et hindous ont établi de petites communautés territoriales autour de leurs lieux de culte. Dans d'autres cas, la langue commune peut être un attrait pour s'installer dans une enclave, comme pour les nouveaux immigrants chinois. Cumulativement, ces motifs provoquent la concentration spatiale de groupes ethniques dans certains secteurs. Dans l'ensemble, les enclaves sont en grande partie le produit des forces du marché et de choix personnels.

Si l'on regarde les conditions déterminantes des ghettos, à savoir la pauvreté et la privation, les enclaves de Toronto offrent un tableau contradictoire. En effet, elles ne sont pas nécessairement des quartiers pauvres et délabrés. Il peut y avoir ici et là des immeubles locatifs ou des coops d'habitations ayant une incidence élevée de pauvreté et d'autres privations, mais à l'échelle d'un SR (d'une population moyenne de 5 000 habitants), les enclaves ont presque la gamme complète des revenus des ménages métropolitains. Ce ne sont certainement pas des quartiers de désespoir.

En superposant les cartes 2 et 3 sur la carte des enclaves ethniques (carte 1),

nous avons glané les quelques observations suivantes.

- En utilisant, comme base de référence de l'incidence de la pauvreté d'une région, le pourcentage de familles (19 %) de la RMR ayant gagné en 2001 un revenu annuel de moins de 30 000 \$, nous avons comparé la carte 2 à la carte 1. Nous avons observé une bande en U de SR caractérisés par une grande pauvreté dans la ville de Toronto. La majorité des SR dans les enclaves juives, italiennes et sud-asiatiques se trouvent en dessous du taux moyen de pauvreté de la RMR, bien que des secteurs sud-asiatiques aient quelques rares SR légèrement au-dessus du taux de pauvreté de la RMR. Certains SR de l'enclave chinoise située à Agincourt, des Sud-Asiatiques vivant à Rexdale et des parties de l'enclave secondaire portugaise au centre-ville de Toronto ressortent comme des SR caractérisés par une pauvreté élevée. En règle générale, les enclaves ethniques ont des SR qui sont à la fois au-dessous et au-dessus des niveaux moyens de pauvreté, comme pour le reste de la métropole. Les enclaves ethniques ne sont pas en grande partie des secteurs pauvres.
- La carte 3 montre la répartition des familles qui gagnent un revenu annuel de plus de 70 000 \$ selon le pourcentage de familles des SR. Le pourcentage moyen global des familles gagnant plus de 70 000 \$ dans la RMR était de 45 %. La carte 3 montre également que les SR de revenu familial beaucoup plus élevé que la moyenne (en ombré foncé) se trouvent sur le pourtour métropolitain et au centre-ville des deux côtés de la rue Yonge. Les enclaves se trouvent en grande partie dans des secteurs ayant des revenus au-dessus de la moyenne avec quelques rares cas de SR « en dessous de la moyenne de la RMR ». Encore une fois, les enclaves ont leur juste part de familles bien nanties.

Cette analyse cartographique indique que les enclaves ne sont pas des secteurs de concentration élevée de pauvreté ou de privation. On retrouve de petites grappes de pauvreté dans les enclaves, reflétant ainsi le profil métropolitain. La plupart des enclaves sont situées dans les banlieues, qui ont une proportion plus grande de résidences unifamiliales et des taux élevés correspondants de propriétaires. Ces indicateurs, combinés à la diversité interne des enclaves et au fait que les enclaves sont formées par choix, semblent indiquer que les enclaves ne sont pas des ghettos.

Les enclaves font-elles obstacle à la cohésion sociale?

Les quartiers urbains en eux-mêmes jouent un rôle, à la fois direct et limité, pour stimuler la cohésion sociale. Sur le plan résidentiel, ils peuvent ségréguer les gens ou être accablés de pauvreté, ce qui par la suite peut nuire aux possibilités économiques et politiques de leurs résidents. Et pourtant, tous ces

facteurs font que leur influence limitée a peu d'impact direct sur la construction d'une communauté globale de valeurs communes, de défis communs et de possibilités égales.

Les quartiers urbains ont depuis longtemps perdu le caractère de communautés territoriales de relations primaires et de forts liens entre voisins. La vie sociale moderne est fondée sur des communautés d'intérêt, des associations professionnelles, des organisations bénévoles et des réseaux sociaux qui sont répartis partout dans une ville (Wellman et Leighton 1979; Keller 1968). Un quartier est au mieux une faible organisation sociale d'intérêts locaux. Ses relations sociales passent par les milieux scolaires des enfants, les groupes de jeux et les services locaux. Les quartiers ont aussi une valeur symbolique. Le fait est que les quartiers ne jouent pas un rôle primaire pour susciter un fort sens d'appartenance à une société ou à une nation ni pour déterminer les chances d'épanouissement d'un individu. Maintenant que nous avons fondé notre discussion sur des faits empiriques, nous sommes en mesure de répondre à la question au sujet de la relation entre les enclaves et la cohésion sociale.

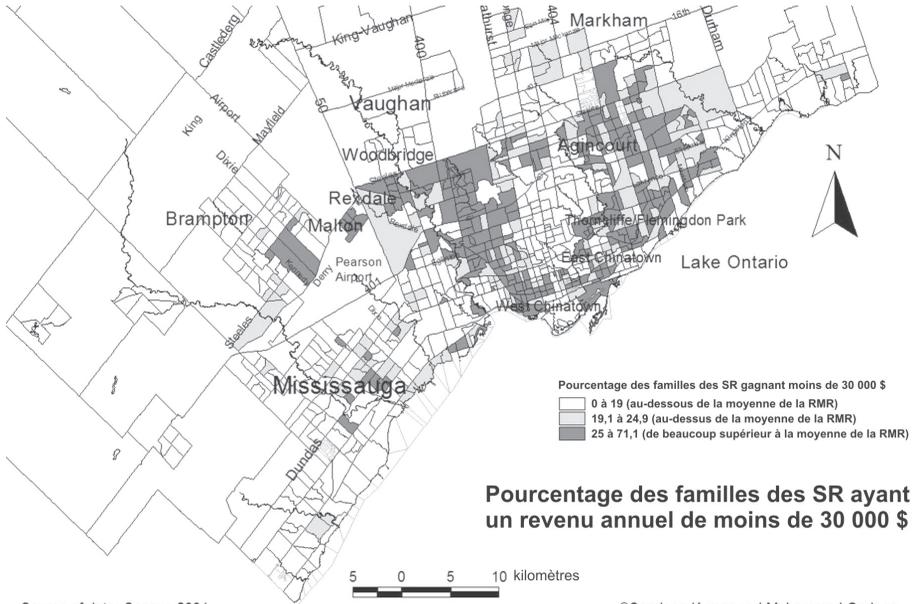
Cohésion sociale et enclaves : avantages et inconvénients

Le choix des ménages ethniques de vivre dans des secteurs ayant une forte concentration de membres de leur communauté ethnique a deux conséquences. D'abord, la vie dans de tels quartiers doit être perçue comme profitable, tout compte fait. Il y a des avantages distincts liés à la masse critique des groupes ethniques dans un quartier. Les personnes âgées et les femmes au foyer trouvent des compagnes et des compagnons parmi ceux qui parlent leur langue et qui ont beaucoup d'intérêts et de valeurs communes. Cela facilite la socialisation des enfants dans leur culture d'origine. Sur le plan politique et social, les communautés minoritaires se sentent fortes en nombre. Elles peuvent constituer des blocs d'électeurs que les politiciens sont obligés d'écouter. Des magasins, des services et des lieux de culte ethniques deviennent viables et surgissent pour enrichir un secteur. Des lieux de culte peuvent être établis tout près. L'organisation d'activités religieuses et culturelles devient aisée. Les quartiers ethniques égalaient les banlieues et introduisent une variété de nouvelles formes et fonctions dans une région métropolitaine.

Par opposition à ces avantages existe la possibilité que les enfants ne soient pas pleinement adaptés aux valeurs de la population en général et qu'ils soient retardés dans l'apprentissage de l'anglais. Un quartier ethnique est facile à identifier et à stéréotyper et, dans des circonstances extrêmes, il peut devenir la cible de préjugés et de violence, comme cela est arrivé en France et en Grande-Bretagne dans les dernières années. Mais dans une société ouverte, les avantages des enclaves l'emportent sur les inconvénients.

Deuxièmement, le quartier contemporain est une communauté de relations

Carte 2



Carte 3



sociales polies mais limitées. Normalement, les seuls contacts que les gens ont avec les autres résidents de leur rue se limitent à les saluer, alors que dire de l'ensemble du quartier.

Les personnes d'une même origine ethnique peuvent être une majorité dans un quartier, mais leurs lieux de travail, leurs services scolaires et de santé, leurs associations professionnelles et leurs réseaux sociaux sont répartis partout dans la ville. Le système d'activités d'un urbain type l'amène à entrer en contact avec des personnes d'origines diverses dans des secteurs éloignés. Il ne convient donc pas de supposer que la composition ethnique d'un secteur résidentiel définit l'étendue de la vie sociale d'un individu. Par conséquent, des termes comme l'index d'isolement ne sont pas de véritables mesures de la ségrégation ou de l'intégration sociale d'une personne ou d'un groupe.

Les établissements d'enseignement, les organisations politiques et économiques, les groupes professionnels et les associations bénévoles sont les lieux critiques de la cohésion sociale. Les écoles et les universités, les journaux et les médias de masse acculturent les citoyens dans des valeurs communes et des sentiments nationaux. L'égalité des débouchés et l'ouverture des processus politiques aux minorités et aux immigrants font la promotion de l'intégration sociale. Somme toute, il se peut que les enclaves unissent symboliquement les résidents plus qu'un quartier type ne le ferait; mais elles n'inhibent pas leurs contacts avec la communauté plus vaste, pas plus qu'elles ne fournissent une gamme complète d'installations et de services nécessaires à la vie moderne.

Les enclaves ne sont pas un obstacle à l'inclusion sociale, mais même si elles l'étaient, il n'existe aucun instrument politique dans une société démocratique axée sur les marchés permettant d'empêcher les gens de vivre dans le quartier de leur choix.

Le renforcement de l'éducation publique, la hausse de l'équité en matière d'emploi, la stimulation de la société ouverte et la promotion de la participation politique sont les processus qui favorisent la cohésion sociale. Les institutions où de telles activités sont mises en œuvre, comme les écoles, les lieux de travail, les gouvernements, les médias ainsi que les sports et les arts sont les lieux où la cohésion sociale peut être favorisée. Ces lieux doivent être inclusifs de tous les segments de la société.

Notes

¹ Les journaux nationaux qualifient habituellement les enclaves ethniques de ghettos. Dans son rapport sur les tours d'habitations de Toronto pleines d'immigrants, Carey (2001) les qualifie de « tours ghettos ». Chez les universitaires et d'autres commentateurs publics, de telles opinions ne sont pas rares. Par exemple, voir Francis 2002.

² Portes et Bach (1985) estiment qu'une enclave ethnique économique est un ensemble d'activités dominées par un groupe ethnique, par exemple les Coréens dans le

commerce des fleurs ou les services de taxi des Punjabis à l'aéroport de Toronto.

³ Pour un sommaire des deux points de vue opposés, voir l'introduction dans Varady (2005).

⁴ Statistique Canada prévoit qu'en 2017, les minorités visibles constitueront 50,6 % de la population de la RMR.

⁵ Nous avons utilisé les réponses simples et multiples du long questionnaire de recensement comme estimation de la population ethnique et la somme des réponses comme total de la population d'un SR. Selon Statistique Canada, l'origine ethnique renvoie aux antécédents ancestraux et/ou culturels d'une personne. Le concept de l'origine ethnique est quelque peu multidimensionnel, car il comprend des aspects comme la race, l'origine ou l'ascendance, l'identité, la langue et la religion. Le terme s'applique à la fois aux immigrants et aux Canadiens de naissance.

⁶ Les Sud-Asiatiques comprennent les ressortissants de l'Inde, les Punjabis, les Pakistanais, les Tamouls, les Sri lankais et les Bengalais. De façon analogue, le groupe nommé « caribéen » comprend des Jamaïcains, des Trinidiens, des Guyanais et d'autres. Les Juifs se sont identifiés à la fois comme un groupe ethnique et un groupe religieux. L'origine ethnique est entièrement fondée sur l'auto-identification des répondants en réponse au recensement canadien.

⁷ Notre petite étude des ménages de Sud-Asiatiques à Mississauga et à Brampton montre que le fait « d'être près de gens de sa propre origine » n'était pas la principale raison pour un ménage de choisir sa demeure (Kumar et Qadeer 2006). Pour une enclave chinoise, une observation analogue a été rapportée dans Kumar et Leung (2005).

Références

- Berger-Schmitt, R. 2000. Social Cohesion as an Agent of the Quality of Societies: Concepts and Measurements. *A TSER-project Financed by the European Commission*, Mannheim: Centre for Survey Research and Methodology (ZUMA).
- Carey, E., 2001. High-rise ghettos. *Toronto Star*, 3 février 2001. M 1 & 3.
- Centraide du Grand Toronto. 2004. *Poverty by Postal Code. The Geography of Neighbourhood Poverty 1981-2001*, Toronto : rapport préparé conjointement par Centraide du Grand Toronto et le Conseil canadien du développement social.
- Dahrendorf, R et al. 1995. Report on wealth creation and social cohesion in free society. Cité dans le PRP 1999 *op.cit.* 4
- Fong, E., 1996. A comparative perspective on racial residential segregation: American and Canadian experience. *The Sociological Quarterly* 37(2): 199-226.
- Francis, D. 2002. *Immigration: The Economic Case*. Toronto: Key Porter Books.
- Harney, R., 1985. Ethnicity and Neighbourhoods. In *Gathering Places: Peoples and Neighbourhoods of Toronto, 1834-1945*. Harney, R., 1-24. Toronto: Multicultural History Society of Ontario.
- Hiebert, D. 2003. Immigrant and Minority Enclaves in Canadian Cities. *Canadian Issues*. April 2003.

- Hou, F., and G. Picot. 2004. Visible Minority Neighbourhoods in Toronto, Montreal and Vancouver. *Canadian Social Trends* Spring 2004: 8-13.
- Kazemipur, A., and S.S. Halli. 2000. *The New Poverty in Canada*. Toronto: Thompson Educational Publishing.
- Keller, S. 1968. *The Urban Neighbourhood*. New York: Random House.
- Kumar, S. and B. Leung. 2005. Formation of an Ethnic Enclave: Process and Motivations. *Plan Canada*. June.
- Kumar, S and M. Qadeer. 2006. Immigrants' Needs and the Provision of Municipal Services in the Region of Peel. Rapport préparé pour le service de planification de la région de Peel.
- Kymlicka, W. 1998. *Finding our Way*. Toronto: Oxford University Press.
- Ley, D., and H. Smith. 1997. *Is there an Immigrant "Underclass" in Canadian Cities?* Document de travail n° 97-08, Vancouver : Centre d'excellence de Vancouver pour la recherche sur l'immigration et l'intégration dans les métropoles (RIIM).
- Marcuse, P. 2005. Enclaves yes, Ghettos no: Segregation and State. In *Desegregating the City*, in ed. D. Varady, 15-30. Albany: State University of New York Press.
- Maxwell, J. 2003. What is Social Cohesion and Why do we Care? *Canadian Policy Research Net work*. www.cprn.com/em/doc.cfm?doc=210
- Peach, C. 2005. The Ghetto and the Ethnic Enclave. In *Desegregating the City*, ed. D. Varady, 31-48. Albany: State University of New York Press.
- Policy Research Initiative (PRI) 1999. Government of Canada: Sustaining growth, human development and social cohesion in a global world. A report prepared for the *Policy Research Initiative*. www.schoolnet.capri/keydocs/sustain99/index
- Portes, A., and R.I. Bach. 1985. *Latin Journey: Cuban Immigration in the United States*. Berkeley: University of California Press.
- Preston, V., and A.M. Murnachan. 2005. Immigrants and Racialization in Canada. *Canadian Issues*. Spring 2005.
- Qadeer, M., and S. Kumar. 2003. Toronto's Residential Mosaic. *Ontario Planning Journal* September/October 18(5):7-9.
- Qadeer, M. 2005. Ethnic Segregation in a Multicultural City. In *Desegregating the City*, ed. D. Varady, 49-61. Albany: State University of New York Press.
- Siddiqui, H. 2004. Shaky Statscan Study that Fears Social Isolation of Minority Groups in Residential Enclaves Evokes Flawed 1909 report. *Toronto Star*, 11 March 2004. www.thestar.com
- Varady, D., ed. 2005. Introduction. In *Desegregating the City*, 1-14. Albany: State University of New York Press.
- Wellman, B., and B. Leighton. 1979. Network, Neighbourhoods, and Communities Approaches to the Study of the Community Question. *Urban Affairs Quarterly* 14(3): 383-390.